

par Elolongué Epanya Yondo

# La littérature orale Douala

*La culture étant la parure qui orne l'esprit de l'homme dans toute société humaine, l'Africain a besoin plus que tout autre, de retrouver sa mémoire du passé devant lui permettre de recouvrer sa véritable personnalité. Mais pour y parvenir, il est nécessaire et urgent de faire la collecte de nos valeurs essentielles, un travail de longue haleine après lequel, nous pourrons procéder à l'adaptation des éléments dynamiques de la culture négro-africaine, aux besoins de nos sociétés spécifiques.*

*Problème d'appel et de réponse s'il en fût, qui doit aboutir à la revalorisation de notre patrimoine culturel camerounais et africain en général.*

*En présentant la littérature orale Douala, j'essaye de montrer son particularisme, qui met en lumière : la diversité et la richesse de la culture négro-africaine, dont le fond sonore est unique.*

*Dans cette étude, j'ai fait une classification qui n'est pas définitive ; elle nous permettra cependant de saisir la fonction sociale de chacun des genres et leur portée profonde dans la société Douala.*

*En premier lieu, nous verrons les genres littéraires et leur fonction sociale.*

*L'appréciation littéraire.*

*Et enfin la culture, la tradition et l'initiation, sur lesquelles repose tout le système de nos concepts ; et dont la culture est le facteur essentiel.*

*Au delà, nous disons avec Théodore Monod : « qu'il faut d'abord comprendre, juger et aimer enfin ».*

## I. Les genres littéraires et leur fonction sociale

Par son caractère d'extension le folklore nègre dépasse largement le cadre de l'Afrique. Et nous retrouvons à travers le monde noir, les grands genres littéraires qui manifestent des cultures authentiquement négro-africaines. Classer les genres littéraires en cycles bien définis n'est pas chose aisée. Nous emprunterons donc au professeur Georges Balandier sa classification. En effet, il souligne très justement : « Si l'on s'en rapporte aux distinctions établies, par exemple le Yoruba du Nigéria, on repère huit genres reconnus et différemment nommés : les mythes et les légendes qui sont regardés comme historiquement vrais ; les contes, les énigmes, les proverbes, les chants, les devises, les incantations et les « couplets » qui accompagnent la divination par l'appel au génie Fa comme au long de la côte des esclaves. »<sup>1</sup>

Par ailleurs, H.A. Junod relève les mêmes distinctions valables aussi bien pour le Douala que pour tout le domaine bantou, et aboutit à une énumération de même nature en soulignant l'importance exceptionnelle de la poésie-chant du conte.

Ainsi les sociétés africaines n'ayant ni monuments ni textes écrits pour témoigner de leur passé, sont considérées comme des sociétés « sans histoire ». Il apparaît donc, selon les documents des spécialistes, que seules ont bénéficié de la matière écrite, les sociétés nègres où l'Islam transplanta ses prêtres et ses chroniqueurs. Expliquer ce silence, leur caractère compartimenté, « leur dynamisme réduit par le poids de la tradition, les ont fait échapper longtemps aux contacts et aux antagonismes qui constituent l'histoire », mais n'est-ce pas avouer notre impuissance à dévoiler la mystérieuse aventure de la race durant la période précoloniale. Il ne nous reste comme seuls documents : que les mythes et les légendes. Malgré leur caractère fantastique qui dépasse souvent le cadre humain dans le récit, ils apparaissent comme le témoignage authentique, permettant de remonter l'histoire des sociétés traditionnelles. Ils nous révèlent en plus, les conceptions des ancêtres à l'origine et leur insertion dans le monde. La retransmission qui se fait de génération en génération, permet ainsi : la conservation des « acquisitions essentielles, le savoir auquel renvoient, pour être justifiés, les institutions, le cérémonial, et les comportements fondamentaux ». Tous les ethnologues s'accordent pour les placer ainsi que nous venons de le souligner, au centre de leurs recherches.

---

1. Georges Balandier : In *Histoire des littératures, tome I* (Gallimard.)

## Les mythes

Si les mythes africains sont sacrés, et présentent souvent un caractère ésotérique, nous le devons à la double perspective, conceptuelle et humaine : la réalité visible et la réalité invisible. La première révèle que la « vie et la mort » conditionnent le comportement humain. Cette perspective nous introduit dans un monde surréel, parce qu'il opère hors de l'optique des non-initiés.

A ce sujet G. Balandier remarque : « que les mythes ne constituent guère le bien propre d'une minorité ecclésiastique ; ils représentent la connaissance et souvent à l'origine de la puissance la plus inconditionnelle : au sein de certaines ethnies, le fait de connaître les mythes propres aux grands groupements familiaux est considéré comme donnant un pouvoir très réel de vie et de mort à l'encontre des individus constituant ces derniers »<sup>2</sup>. Il apparaît donc que ce sont les étapes d'initiation qui sanctionnent les connaissances acquises et le savoir atteint par une minorité d'initiés. Car si l'on se réfère aux mythes dont le récit est métaphysique, l'on pourrait détailler « les fresques » de la cosmogonie africaine, dont la conception dévoile le monde nègre et des symboles ésotériques. Pourtant du fait que tout comportement de l'Africain repose sur ce système de principes, il nous semble que tout membre de la communauté s'oriente à acquérir ces connaissances, grâce aux étapes d'initiation, qui permettent à tous de partager le savoir. La minorité dont il est question, ne peut donc, abuser de son savoir, étant orienté dans notre conception de la vie, pour que la participation de tous, aide au maintien de l'équilibre social.

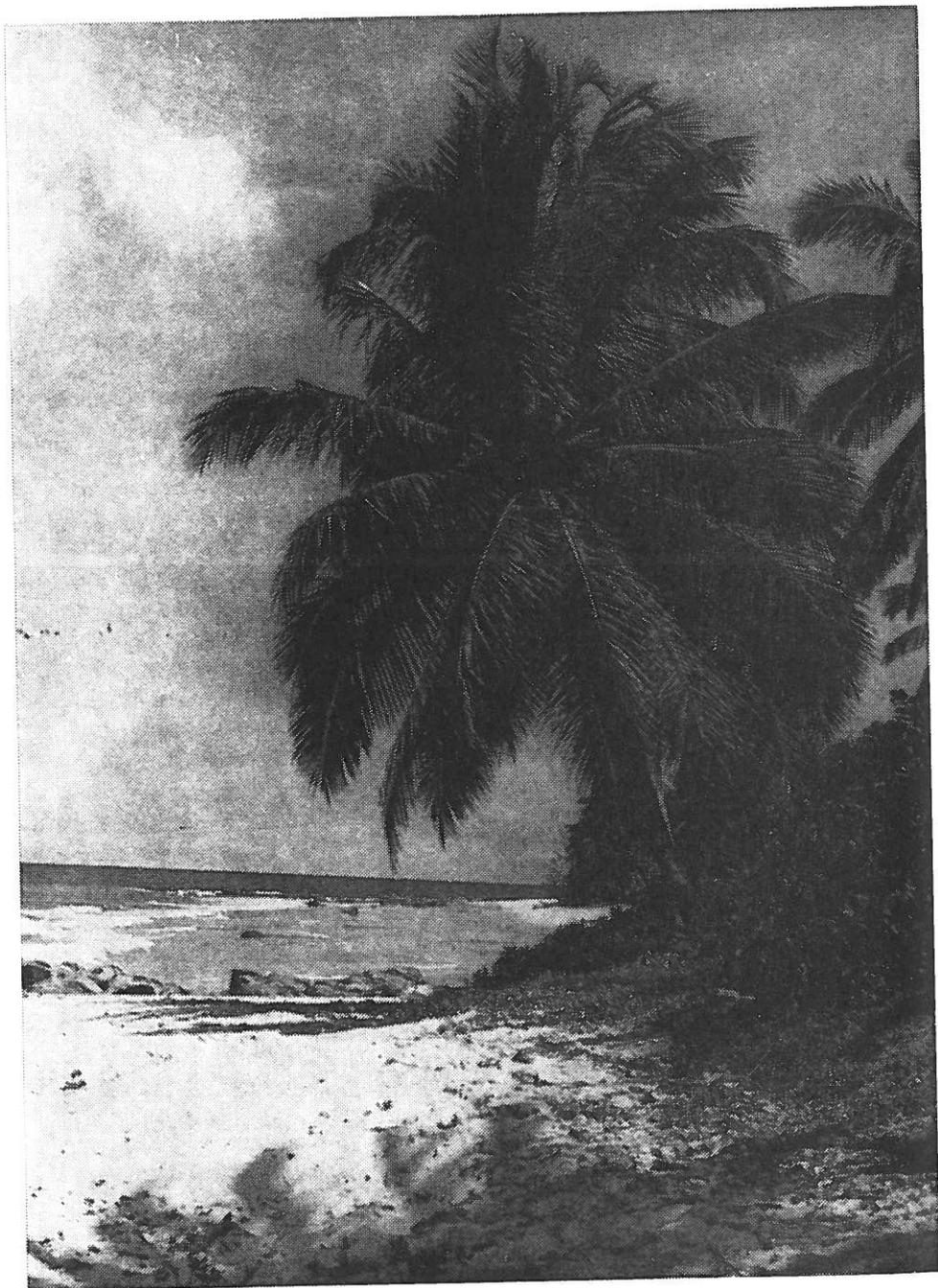
## Langues secrètes et mythes

Nous en arrivons ainsi aux langues dites secrètes, dont il a été souvent question, et qui ne sont pas la propriété jalousement gardée par les initiés, comme l'ont prétendu un certain nombre de spécialistes aux formules hâtives. Les langues secrètes présentent la marque de la haute connaissance des garants de la tradition, que l'on nomme souvent « la conscience sociale ». Ils doivent tendre continuellement vers la perfection, afin d'adapter leur savoir au rythme cosmique. A ce stade, ils représentent la sagesse ancestrale.

Ces manifestations comme nous venons de le souligner, représentent les moins littéraires, mais sont considérées dans ces sociétés comme les plus significatives, du fait de la fonction qu'elles remplissent dans la

2. G. Balandier *Histoire des littératures, tome I* (Gallimard) p. 1549.

(Photo I. R. CAM.)



*Aspect de la plage près de Kribi*

communauté. Et si leur « séduction est grande sur les esprits européens », nous pensons que : ni l'ethnologie, la linguistique, la psychanalyse, la science du droit et la sociologie, ne pourront y apporter des conclusions définitives et objectives, qu'en faisant une analyse rigoureuse de l'être. Non plus la langue ni la « technique minutieuse » ne feront jaillir des concepts, l'expression des réalités humaines les plus profondes.

Ainsi l'explication du mythe doit-elle être cherchée dans le monde : dans la mesure où la réalité invisible permet d'établir un contact constant, grâce aux liens invisibles qui s'établissent d'une façon permanente, entre l'ancêtre mort et les vivants. Tant pour l'individu que pour le groupe ou n'importe quel peuple, ce sont précisément les mystères de la vie et de la mort, l'idée de la permanence de la destruction, qui ont engendré la « Peur » : agent psychologique qui a donné naissance à certains comportements et pratiques. Voici un exemple du thème de la création, chez les Douala :

« Une paysanne, mère de plusieurs enfants désespérée devant la menace de la disette, ramassa un pépin de melon et le planta. Au moment de le cueillir, elle dit : « Mon fruit est encore vert. » Le melon lui répondit : « Ma maîtresse n'est pas encore mûre pour comprendre. » La femme revint une deuxième fois, et répéta les mêmes paroles et fut absorbée par le melon et devint melon aussi. Des saisons passèrent. Ce n'est qu'un jour, le 9 999<sup>e</sup> que le melon éclata en deux morceaux, après un orage fantastique. Du premier morceau sortirent les continents, de l'autre les océans. »

Ce mythe rentre dans le cadre de la conception du monde des Douala. Il détaille les liens étroits qui unissent l'homme aux forces cosmiques. Le nombre 9 999<sup>e</sup> intensifié par le choix du chiffre 9, la puissance de ceux qui nous ont précédé. Ce sont eux qui ont créé le monde et qui l'ont doté de ses pouvoirs. Aller contre ces forces, c'est manquer de respect à la mémoire de l'esprit ancestral. Il faut donc se faire ses alliés, pour ne pas « ébranler le système, le rythme de la vie sociale devant s'accorder au rythme cosmique ».

Beaucoup d'ethnologues, après s'être égarés dans ce monde spécifique, se sont souvent contredits. A ce sujet, R. Allier, dans son étude : *Psychologie de la conversion* écrit : « Demandez aux Basouto, le pourquoi de ces coutumes, ils sont incapables de vous répondre. Ils ne réfléchissent pas. Ils n'ont ni théories, ni doctrines. Pour eux, ce qui importe, c'est, l'accomplissement de certains actes traditionnels, le contact gardé avec le passé et les trépassés. » Mais deux pages après, on peut lire : « Qu'est-ce qui rend irrésistible cette opposition des chefs ?

C'est de rompre le lien mystique qui, par le chef, s'établit avec les ancêtres et c'est la peur des catastrophes que cela peut entraîner. »

De tels jugements nuisent à la portée de la recherche scientifique qui nécessite une démarche objective, nous semble-t-il.

Ainsi, si la réalité invisible apparaît comme l'enveloppe du mythe, et dans la mesure où la réalité est visible, le reflet visuel de la chose matérielle joue le rôle de facteur régulateur dans les conceptions Douala. L'Africain a d'abord les pieds bien à plat sur terre, avant d'introduire dans son cadre social, tout système de concepts métaphysiques. Ainsi, malgré la route des découvertes taillées par M. Griaule nous devons reconnaître, que ce domaine est encore très mal connu.

### Légendes

Les légendes qui sont par contre une reproduction de la vie des héros, au niveau des hommes, se révèlent comme un témoignage littéraire des personnages historiques. Il nous faut remonter aux sources des aventures du groupe ou de la tribu, pour suivre les exploits prestigieux des ancêtres qu'ils exaltent. Souvent ils expliquent aussi le dévouement d'un homme à son peuple, les luttes tribales des ancêtres et retracent tous les mouvements migratoires de la tribu.

Lors des réunions de lutte opposant les deux plus grands groupes Douala : les Akwa : groupe des Bona-Mbela aux Bellois : (Bell) groupe des Bona-Doo, ces derniers se référant aux légendes historiques, ont coutume de dire à leurs adversaires par l'entremise du tambour à sons : « Bonaku-bakom e ! » Bonaku (Akwa) vous êtes des esclaves. Cette légende se réfère à un passage historique des différents mouvements migratoires des Douala. Certains historiens de cette tribu prétendent que les Akwa proviennent de Ndonga, donc sont des Bassa. Que l'ancêtre éponyme des Akwa a été remis comme présent à l'ancêtre des Bell, en ces termes : « A nki, kup nyong eni » = « ami voici ton présent ». Etant donné la rareté des documents, nous ne pouvons objectivement accréditer ces dires invérifiables.

### Les contes

Les « Folk-tales » selon l'expression que donnent les Anglo-Saxons aux contes, composent l'une des parties les plus importantes de notre répertoire. Et ne dit-on pas que le « nègre » est un conteur émérite ? Selon la remarque de G. Balandier : « Combien a-t-on écrit la banale constatation : l'Afrique est le pays des conteurs et des contes, ces contes qui évoquent la quiétude piquée de mystère des veillées villageoises. »

Beaucoup d'Européens malheureusement n'ont considéré que le côté aimable et la pointe malicieuse d'un folklore, les rassurant encore d'une Afrique idyllique et colorée. Leurs rêves d'évasion, d'un pèlerinage au pays du naïf leur permettent ainsi de continuer d'entrevoir, et malgré la marche de l'histoire, un « genre spontané et gentiment désuet », du bon nègre. Le conte est la mamelle nourricière qui alimente la plupart des genres littéraires Douala et Africains en général. Il est l'arbre qui produit le proverbe, fruit qui survit de sa propre vie tout en cristallisant la pensée du conte. Par sa philosophie simple, sa portée morale, lorsque le conteur dit avant : « Engigila ye ? » on lui répond « Ewese » !, il pose la question suivante « Qu'est-ce qui est à l'intérieur de cet os = la moelle, car l'individu dans ces sociétés est avide de sucer l'os qui représente le « ngi » = l'être suprême qui est surréel : la moelle intérieure de tout. L'auditoire en répondant « Ewese » entend par là : aspirer à l'être suprême, soutirer de l'os, à l'image de l'être placé au-dessus de tout, la saveur et toute la richesse de l'os. Cette transposition fait du conte, l'os qui cache la moelle ou la pensée du récit qui permet à l'humain d'atteindre par son comportement, le monde des ancêtres-dieux à travers leur conception cosmogonique.

Mais souvent le conte, selon le thème, châtie l'injustice des puissants dans la société. Par exemple : « La souris se rendait un jour avec son fils chez le rat, lorsqu'elle fut attaquée par le lion. Il dévora son fils. Ayant porté plainte, le président du jury qui se trouvait être l'éléphant prononça le verdict suivant :

Après le témoignage du perroquet et la plaidoirie de maître tortue : « Lorsque le roi a tort, on dit qu'il y a un vice de forme dans la procédure, vous avez donc tort ! » Le conte en dehors de sa fonction sociale, n'a d'importance pour l'auditoire que par la manière dont il est exprimé et mimé. A ce stade, il est éclipsé par le conteur qui doit faire participer l'auditoire à l'action décrite dans le récit. Il s'en suit une communion dont le plus beau résultat est de faire revivre les personnages. Et c'est avec juste raison que Junod<sup>3</sup> insiste sur : « le fait que narrer un conte, est partout considéré comme le jeu le plus raffiné et le plus plaisant. Avec son décor d'obscurité et d'assistance rassemblés autour du foyer, avec les formules rituelles sur lesquelles il s'ouvre ou s'achève, les intonations et les onomatopées qui font la chair des mots, la pantomime et la gesticulation qui obligent les personnages à surgir, il annonce le plus littéraire des jeux, le théâtre<sup>4</sup> ».

3. H. A. Junod — *Mœurs et coutumes des Bantous*. (Paris 1939)

4. H. A. Junod — *Mœurs et coutumes des Bantous. La vie d'une tribu sud-africaine — Tome II. Vie mentale*. (Paris 1936)

(Photo C. F. L. C.)



*Sculpture du Sud-Cameroun (Musée de Douala)*

Nous pensons que la multiplicité des contes nécessite une classification, s'effectuant d'après la nature des personnages mis en jeu, ou celle de la pensée à dégager. Dans certains de ces contes, nous trouvons des êtres géants (par exemple) la femme aux 999 bouches représentant chacune un moyen de défense. Et Djek la Njambe Inono, le héros qui est obligé de s'attaquer à ce monstre avec 998 tours dans sa « caissette à combat ». Nous voyons ensuite « Jebo labatudu = l'enclume millénaire, dont la figuration représente un homme = aussi grand que le ciel, immense comme l'Univers, aux dents qui atteignent des kilomètres. Le « Ngando na mundi » (l'homme caïman qui vit sur terre). En dehors de la littérature Douala où sont contées les aventures de ces géants fantastiques, nous retrouvons à travers la littérature africaine les mêmes personnages à l'appétit insatiable, au Dahomey la déesse Eshou, chez les Yoruba du Nigéria de sortes d'ogres, chez les Thonga en Afrique du Sud ; le géant Ngourangourane chez les Fang du Gabon, etc.

Ce répertoire de géants met en scène à travers l'expression littéraire, des types illustrant souvent « les étonnantes ressources » ou les faiblesses humaines.

Leur grossissement éclaire par exemple pour « l'homme caïman » le côté dénaturé des êtres qui, au lieu de rester à l'image des formes humaines, veulent dépasser ce cadre. Leur essai de domination n'est que le fruit du mal, la vanité de l'homme qui ne peut en aucun cas échapper à la loi imminente de la vie, la mort. Ce genre de thème présente un caractère de prévention, au fantastique qui, s'il peut nourrir souvent les rêves d'évasion de l'homme, ne constitue pas moins, une menace pour ceux qui détiennent ces pouvoirs invisibles, pour la cohésion sociale.

### **Folklore animalier**

Nous en arrivons ainsi au folklore animalier qui révèle de véritables cycles. Parler du roman du lièvre « au sens où le terme roman s'employait dans la littérature médiévale, qui exalte le triomphe des faibles et de la ruse sur les puissants et la force », c'est dire combien il a été bien recensé. Si le lièvre représente le héros par excellence du folklore animalier, de la littérature aussi bien négro-africaine que médiévale, la tortue reste le favori des Douala. On le retrouve tour à tour avec la tortue pour une course épique. Le phare éclaire la scène où la ruse triomphe. Avec l'araignée, elle surprend cette dernière réputée pour sa connaissance des mystères cabalistiques, en ajoutant à sa ruse, un haut degré d'initiation de la « réalité invisible ». Nous trouvons par ailleurs le lièvre et l'éléphant où ce dernier s'attaque au lièvre. Après

l'avoir bien fait courir à travers toute la forêt, le lièvre s'arrête derrière un arbre, les quatre « fers en l'air » ; l'éléphant l'ayant pris pour des racines, continue sa course folle jusqu'à s'asphyxier et tombe raide mort devant sa victime sauve (la puissance et la faiblesse).

Si certains érudits européens ont pris trop au sérieux ces contes, en songeant à une « survivance résiduelle de l'inévitable totémisme », une meilleure critique a montré « que les contes ont un caractère de réaction populaire » de « satire aiguisée qui se dérobe avec une certaine impunité sous l'habit des animaux ». Ils constituent dans la plupart des thèmes, l'instrument essentiel de la critique populaire. Et H. Labouret écrit justement :

« En vérité, le récit est une satire. Elle atteint tous ceux qui dominent la société indigène, les dieux, grands et petits, les ancêtres, les chefs et les notables. S'ils n'ont pas répondu à l'attente et aux aspirations du peuple, le récitant les met en cause et voile à peine ses attaques en invectivant ou faisant parler des animaux ou des personnes, dotés de noms d'animaux, mais que tout le monde reconnaît <sup>5</sup>. »

La critique populaire s'exerce, en raison de l'ordre social, religieux sous le couvert du folklore animalier, et révèle dans une large mesure la part de l'opposition.

En évoquant une rapide classification, nous pouvons établir, selon « l'effet recherché, le but visé », d'autres contes aux récits de pure imagination. Ils mettent en scène les personnages humains, évoluant au milieu d'une action romanesque, ou dans le royaume du merveilleux.

## Contes merveilleux

« Engomé, une jeune orpheline très belle vivait seule dans la forêt. Tous les matins, elle se rendait au petit marigot proche de sa case, puiser de l'eau dans saalebasse. Un jour, elle entendit un grand bruit sur le chemin du retour. Elle prit peur et se cacha derrière un arbre. C'est alors qu'une voix puissante se fit entendre : « Engomé : ce n'est pas la peine de te cacher. Je suis la vieille fée, la maîtresse de la faune et de la flore qui règne ici. » — Je ne vous ai rien fait — Je ne te veux pas de mal, répartit la fée. Si tu me donnes ta jeunesse et ta beauté en échange de ma vieillesse, je t'offrirais tous mes trésors.

Engomé, en entendant ces paroles, se mit à courir et brisa sa calebasse. Tout en sanglotant, elle se mit à implorer ses parents morts :

---

5. H. Labouret, *Pays d'Afrique Occidentale* (Paris 1941).

Mère qui fut pour moi  
 Aussi douce que la naissance du jour  
 Toi mon père ô père immortel  
 Qui alimenta ma vie  
 Pour récolter dans mon expérience  
 Le fruit de ta patience  
 Chers parents disparus  
 Sauvez-moi de la tentation  
 Et donnez-moi la force  
 De résister à la tentation.

Une voix bientôt lui répondit : « Engomé, Engomé ! C'est ta mère qui te parle ! Tu n'as plus rien à craindre à présent. Nous te protégerons en remplissant tous tes vœux. Regarde devant toi, tu trouveras à côté d'un grand baobab une pierre blanche. Prends-la et chaque fois que tu auras besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à la cogner neuf fois par terre et tes désirs s'accompliront. »

Rentrée chez elle, Engomé demanda une autre calebasse après avoir accompli le geste rituel et l'eût. Elle fut très heureuse et trouva un prétendant avec lequel elle passa une vie très heureuse.

D'autres contes révèlent l'intention pédagogique (châtier la vantardise, éprouver le courage, l'égoïsme ou l'ingratitude, la faiblesse protégée, etc.). Les contes égrillards et humoristiques dont la truculence fut si mal interprétée par des « collecteurs trop puritains » complète la richesse et la diversité du genre.

## Proverbes

Quant aux proverbes, ils cristallisent, comme nous l'avons souligné dans l'introduction, la pensée du récit. Ils jouent le rôle de références et de code pratique auxquels on tire une citation pour illustrer sa pensée.

Tirés dans différents genres du répertoire Douala, ils composent la synthèse de cette littérature. Nous en avons choisi quelques-uns pour illustrer leur caractère particulier :

« Muto te a ben midumbu milalo, mo o mudumbar, mun o dibum, mune pe o was'a dibum » (La femme a trois esprits : le cœur, l'autre dans le ventre, le troisième dans le bas-ventre) c'est-à-dire la possibilité d'être infidèle.

Ce proverbe est tiré d'un conte où une femme défiait toujours son homme par des paroles désobligeantes (la bouche). Chaque fois que son mari lui demandait de lui faire à manger, elle répondait : Mère de famille, je suis enceinte (le ventre). Et quand son mari tournait le dos,

elle allait avec un autre (b. ventre). Le mari piqué par tous ces faits, se rendit chez sa belle-mère qui lui dit : Si nous n'avions pas trois esprits, nous ne serions plus des femmes.

Mais la femme représente dans la société Douala : le centre du foyer et en constitue l'équilibre. On la juge souvent comme un être inconstant, obéissant à ses caprices. Ne pouvant « battre la femme que dans son propre jeu de bla-bla » comme on dit communément, les hommes châtient leurs travers par des proverbes.

En voici un autre où apparaît l'humour Douala : Kâ mo ma : « ni suwe e si langwedi mba to lambo » (Qu'importe, dit le Pangolin quand un poisson lui échappe, il ne me plaisait pas).

Dans un autre : « O ma bwa mukala o m'ia wanga ? (En tuant l'homme blanc, pourras-tu te passer de sel ?) lors de l'implantation coloniale aux clans qui avaient déposé les armes devant les cadeaux ennemis et qui trouvaient par la suite un peu trop encombrants les Blancs ; on leur répondait : Quand tu sauras produire du sel, tu pourras chasser ou tuer les Blancs.

Aussi divers les uns que les autres : « Eyoto esi mala o mbumwa ». (La terre des ancêtres ne va jamais en exode.) On voit combien la terre natale est sacrée pour le Nègre. Un autre proverbe complète le dernier cité : « To ebe nde na gol nde e ma yole o muen'ekombo, nde madale pe o mbow'ango, timba o mbow'ango ». (Même s'il pleut de l'or dans un pays étranger et une pluie de pierres chez toi, rentre dans ton pays d'origine.)

Ce proverbe explique un rite traditionnel : A la naissance d'un enfant Douala, on a soin de planter derrière la case natale, son placenta. Ce rite a pour fonction de rappeler continuellement à tout membre de la société qui quitte le pays natal qu'il y a laissé une vie qu'il doit intensifier, celle de la communauté dont des liens invisibles rattachent au monde des ancêtres.

Par sa brièveté et sa portée, le proverbe joue le rôle de repère dans la littérature Douala. Repère par lequel on reconnaît sa culture et sa connaissance dans toutes les manifestations traditionnelles.

Nous ne pouvions parler des genres littéraires de la période pré-coloniale, sans aborder dans le cadre des changements sociaux, l'orientation et la genèse nouvelle de cette littérature.

## Poésie-Chant

Si la poésie-chant fut à l'origine une expression par laquelle l'homme libérait toute sa sensibilité, ses émotions et son expérience, elle prend actuellement une tournure de protestation.

Avant, lorsque la lune se levait, une clameur de joie s'élevait de maison en maison ; quelque temps après, grands et petits formaient des groupes de jeu et l'on entendait :

Lune ! belle et pure comme le visage d'une vierge  
Mère maternelle  
Sous tes yeux défilaient  
Nos bandes joyeuses et libres  
Qu'il est bon de vivre chez soi.

Ou parfois c'était des assauts d'éloquence entre femmes et hommes.

Huuee ! huuee !  
Lui aussi se dit homme  
Celui-là même qui a troqué  
Son pantalon contre une robe.  
Il se cachait sous nos jupes  
Lorsque les autres hommes  
Luttaient sur la piste  
Au rythme du tam-tam !  
Haae ! huuee !  
Et les hommes de répondre :  
Chae : Chae-chaе !  
Parce que la femme  
A tué la panthère  
Avec un pilon  
On ne peut plus respirer ?  
Les chèvres que nous vendons  
A celui qui paye le plus  
Chae : Chae-chaе !  
Laissez-nous rire un peu !

Et le jeu de continuer sous les tap-tap des mains et le crépitement du tam-tam.

Parfois c'était des plaintes :

Comme le zèbre  
Ronfle de soif  
Mon cœur t'appelle.  
Comme le vent qui passe  
Trace des trous d'air  
Dans un tourbillon de poussière  
Et de feuilles sèches  
Entends ma voix  
Tout ce qui parle, chuchotte,  
Murmure ton nom  
Car mon cœur t'appelle Amour.

D'autres « poésies-chant » avaient pour but, soit de soutenir un conte, soit de châtier sur un ton badin l'injustice des puissants et les faiblesses humaines. Dans la première, écoutons :

Engome ! Engome !  
 Apporte-moi  
 Vite apporte-moi ma caissette  
 De combat.  
 Voilà que Jebo la batudu  
 Entr'ouvre sa gueule de monstre  
 Et claque des dents  
 Kouap — Kouap !  
 Tchong — tchong, je cours  
 Et me libère :  
 Kongolo — kong !

Par les onomatopées le conteur essaye de rendre les différents sons produits par les acteurs mis en scène. Dans la deuxième poésie-chant, comme nous allons le voir, le phare éclaire un roi injuste qui voulait détruire tous les enfants mâles d'un clan ennemi, et où ses neufs fils furent tués :

Bellé ancêtre Bellé  
 Tu étais notre fierté  
 Et la parure de  
 Toute une génération :  
 Vas-tu nous laisser aujourd'hui  
 Exterminer par un monstre  
 Assoiffé de sang ?  
 Douala est déjà mort  
 Bellé — Billé — Makone  
 Ndoumbé — Priso — Ma Njô  
 Sont tombés aussi  
 N'as-tu-pas dit :  
 « Que la souris ne doit pas  
 S'effrayer devant l'éléphant  
 Parce qu'il ne mord pas ? »  
 N'as-tu-pas encore dit :  
 « Qu'à la puissance animale  
 On peut opposer  
 La ruse de l'homme ? »

Ainsi, comme nous venons de le voir, la poésie-chant s'intègre dans tous les récits comme soutien ayant pour but de relancer l'action, de faire croître l'intensité de l'action et l'intérêt de l'auditoire qui peut participer pleinement. Il faut donc considérer les éléments de cette culture à partir de ses structures sociales bien spécifiques.

\*  
\* \*  
..

## II. Appréciation littéraire

« Il faut d'abord comprendre le langage dans lequel ton voisin s'exprime avant de juger. » Ce proverbe résume brièvement l'attitude de l'Européen qui veut connaître la littérature négro-africaine, et qui se refuse à accorder la moindre considération aux langues africaines. Si aujourd'hui tous les linguistes admettent enfin « l'unité première des langues nègres »<sup>1</sup>. Peu de spécialistes les étudient ; ils perdent par conséquent « de précieux renseignements et d'incontestables richesses ». Ces langues se rassemblent par des groupes ou plus ou moins homogènes.

Le groupe bantu duquel est sorti le Douala semble être le plus riche, et permet une meilleure analyse que l'Indo-Européen.

D'après un schéma primitif, on trouve :

- 1° syllabe (consonne-voyelle) — copule (nasale)
- 2° syllabe (consonne-voyelle) — (C V — n-c'v')

Des mots principaux ; noms, qualificatifs et verbes exemple : Dibato, Mupandedi, Pungwa — Ces syllabes de base sont en fonction de pronom, simple ou composé. Il semble que les pronoms composés aient fourni le thème des mots principaux, substantifs et verbes.

On peut y voir selon l'expression de C. Tastevin « avec les pronoms simples qui leur sont antérieurs et avec les outils paléolithiques, les documents les plus anciens de l'activité mentale du genre humain, car d'aucune autre famille de langues, on ne peut encore en dire autant. Le secret de leur origine nous est caché »<sup>2</sup>.

La littérature Douala révèle la diversité du langage où la précision logique est due :

---

1. Cf Mlle L. Hamburger — *Les langues négro-africaines et les peuples qui les parlent* — Paris 1941.

1. C. Tastevin : *Comment il parle* (Présence Africaine) N° 8-9 Spécial.

(Photo I. R. CAM.)



*Pêcheurs Batanga de Kribi*

1° A la multitude des pronoms démonstratifs y compris les pronoms chasseurs et de rappel.

2° De nombreux suffixes qui permettent de préciser, le but, le motif, le mode, le lieu, l'intensité, la dureté, la réciprocité de l'action du verbe simple, et même son contraire. Par exemple : Janda = acheter, jandabe... pour quelqu'un ; jandisa — be = faire acheter ; jandisabele = quelque part habituellement ; janda — ne = acheter avec quelqu'un ; jandisane = s'acheter l'un à l'autre ; janda — na janda = acheter continuellement ; janda — bo = rompre un contrat d'achat.

3° Les exigences logistiques obligent, par ailleurs, de mettre en vedette les mots, l'idée ou le sentiment dominant.

Mais nous ne pouvons parler de langage sans aborder le problème du vocabulaire, de la syntaxe, du style et de la pensée de cette littérature.

Les ressources du Douala sont énormes pour ceux qui parlent cette langue à la perfection. Et sa richesse permet d'exprimer n'importe quelle idée ; on peut même faire un emprunt pour l'adapter au mot emprunter à la création littéraire. Dans le vocabulaire, nous trouvons par exemple : Musisa pl. misisa : le muscle ; begnon, pl. be-lam. On distingue ainsi dans le Douala tout comme dans (les rameaux bantu subsaharien) 8 catégories, 9 parfois avec le pronom (bo — si na) qui jouent un rôle fondamental dans le vocabulaire.

Par son expressionnisme, le langage de cette littérature offre une pureté qu'il nous semble nécessaire de souligner :

Dans le conte la Tortue et l'Araignée, le conteur dit : Kwakwata : na dibobe a miangilan miso mona : ilond'a ! wati miango ma bila : = Kwakwata : explique la promptitude avec laquelle se leva l'araignée ; il scruta longuement l'horizon et dit : Ce vent marin cache la menace d'une guerre en perspective ; armons-nous en combattants initiés. Dans la légende de Djeck la Njambe Inono, lorsque ce dernier lutte contre un adversaire du clan ennemi ; il s'avança : tènki-tènki comme un pelican. Il empoigna l'adversaire na tchoup : en laissant échapper un hang-hang ; il aspira longuement fouhoufoup et l'étala par terre en un tour de reins na kongolong, (la chute de l'adversaire). La démarche lourde de l'éléphant lorsqu'il préside le jury où devait comparaître la souris et le lion, il marchait : ponjom — ponjom et la souris Kwakalaka... Kwaka-la-kalakalâ. Un homme qui court au pas : tem-tem ; lors qu'il s'arrête : tem-sim ; au pas de course ; kwap-kwap, plus vite : na bororo, et s'il tombe : na — kongolong ou s'il s'étend de son propre gré na — biyaï. Tous ces mots renforcent le geste du conteur et font revivre les personnages.

L'usage de tons sémantiques du Nègre, dans son langage, lui a permis d'introduire dans son matériel phonétique, la musique. Rudin H. R. le démontre aisément lorsqu'il dit des Douala : « Une preuve d'une haute intelligence chez l'indigène est l'emploi du tambour, dans le Sud-Cameroun (Douala) pour envoyer les messages. Les deux tons du tambour comme tissés ensemble par un rythme compliqué, rend possible la transmission, de nuit comme de jour, de tout message qui puisse se parler. C'était une réalisation dans le domaine des communications, bien supérieure à ce que connaissait le Blanc avant l'invention du télégraphe. »<sup>1</sup>

Mais tout le monde n'a pas « écouté de cette oreille » ces mots ; Equilbecq<sup>2</sup> formule une hypothèse étrange lorsqu'il écrit : « L'oreille des Noirs ne perçoit pas, semble-t-il, les sons de la même façon que la nôtre, sinon il faudrait conclure qu'ils interprètent leurs perceptions d'une manière très différente de nous. » Il en donna une liste assez copieuse avec leur traduction<sup>3</sup> française, c'est-à-dire les sons que les mêmes bruits produisent dans une « oreille européenne ». Voici quelques-unes de ces onomatopées : Ouellèni io : bruit de grelots attachés en bracelets aux chevilles des enfants = Dindelin ? — Bataou : bruit d'un objet tombant dans l'eau et s'y engouffrant = Plouf : ... Miniki, manaka : allure sinieuse du serpent (impression visuelle) = tartilli, tartilla ? (*sic*) ; kouhoukou : roucoulement des tourterelles = toudourou... » Nous nous abstenons de tout commentaire.

Par sa richesse, son vocabulaire souple « se plie à toutes les menaces, jusqu'aux plus subtiles du surréel ».

Cependant nous devons reconnaître que le domaine linguistique a subi le « même tiraillement qui s'exerce à tous les étages de la civilisation nègre, plus qu'un tiraillement, qui s'exerce parfois entre la force du vent nouveau et le poids des choses anciennes »<sup>4</sup>.

Dans le cadre de l'évolution historique, certains mots s'intègrent dans la littérature Douala. Cet enrichissement ne se fait pas d'une façon mécanique, et nécessite souvent une réinterprétation par les besoins du langage en face des besoins sociaux.

Sous l'ère coloniale nous avons pu noter des mots étrangers adaptés au langage Douala ; nés du contact de « dominé à dominant », selon l'expression de R. Kennedy.

1. Rudin H. R. *Germans in the Cameroons 1884 — 1914 — 1938*, p. 112.

2-3. Equilbecq — *Contes indigènes de l'Ouest africain*. T. I, p. 100

4. Rolans Colin : *Op. cit.*

Le Douala dit à présent : au lieu de *ponda* (l'heure) = *klôki* : le réveil dérivé du mot anglais *clock*. Mais pour conserver l'originalité du terme Douala, les jeunes disent « *elimb'a ponda* » (la caissette du temps).

Pour désigner une avenue ou un boulevard, et marquer sa nouveauté de sociétés nées sous les techniques urbaines modernes, on dira : « *Ngea, gobina* = le boulevard tracé sous les ordres du gouverneur). *Gobina* = dérivé de gouverneur accentue la nuance. « *Polissi* = la police — *sonja* = soldat — *klaki* = clerc — *trossis* = (en anglais *trosses*) — *winda* = *window* (anglais) — *pos* = *poster* — *leta* = *letter* (anglais) — *memba* = *member* (anglais) — *caye* = cahier ; *tafel* = pour dire ardoise dérivé de l'allemand ; *mutowa* = dérivé de moteur ou motor ; *filozofia* = philosophie — *abion* = avion ; cuisinier = *kichin*. » L'adaptation va jusqu'à plier les termes empruntés aux règles morphologiques de la langue. Ainsi, le substantif français « soldat » nous donne en Douala au pluriel : *ba-sonja*. Le jeu de l'alternance des consonnes initiales, permet l'emploi des suffixes de classe, le singulier est *sonjapo*. La langue et le vocabulaire Douala tout en défendant la pureté, s'enrichissent ainsi en adaptant à leurs besoins modernes, des mots nés de l'apport étranger.

Il en est de même de la syntaxe et de la grammaire qui évoluent et si l'on admet « que le gorille n'a ni grammaire ni syntaxe », nous nous risquerons à dire que le Nègre est au point de vue du langage « plus loin que l'Européen de l'ancêtre primitif »<sup>1</sup>. L'agglutinement des mots Douala n'est qu'une regrettable transposition de la syntaxe indo-européenne, qui reste purement analytique. Talbot P. A. remarque justement à ce sujet : « La plupart des langues nègres dont il est question n'ont nullement des vocabulaires limités ; généralement chaque type de tambour, de papier, de pot ou de natte a son propre nom distinctif... En règle générale, la syntaxe de ces langues indigènes est beaucoup plus compliquée que celle des langues européennes modernes. »<sup>1</sup> Le docteur Alice Werner, parlant des langues africaines, remarque de son côté que « le verbe peut exprimer au moyen de changements du radical, toute une série de modification de sens qu'il nous faut à nous de mots différents pour noter. Ces modifications sont généralement appelées « forme » mais sont en fait, des extensions du principe des « voix ». Nous devons nous contenter de deux voix, l'actif et le passif, avec des traces d'un moyen ; l'hébreu en a sept, certaines langues bantoues en ont neuf ou dix (comme le Douala par exemple), tandis que, en comptant les dérivés secondaires ou tertiaires et les composés, feu

1. Talbot F.A. *Southern*, Oxford 1928 Vol. IV, page 78

W. H. Bentley a compté plus de trois cents formes pour un seul verbe, et toutes en usage dans le langage du Bas-Congo<sup>2</sup>. Ainsi par sa vitalité, le Douala s'enrichira au contact étranger et la syntaxe qui peut apparaître lourde, gagnerait en réalité à être étudiée par les spécialistes. Cette connaissance les emmènera à remarquer l'élégance et la clarté de sa syntaxe. La simplicité et le souci de l'exactitude, déterminent souvent le Douala dans son emploi de la phrase directe dans « la citation ». Na songa a baise na : wa da nde nje ? (Songa alors elle lui demanderait si : toi tu manger quoi ?)

Bo-ngo (le très sensé) alabe na, nâ da nde lobi la naka (Bongo alors lui (il) dire ainsi : moi je manger la boue celle (de) la vache).

En posant la question du style, nous « évoquons les qualités intimes de la race noire », le style littéraire douala est de la « même veine » que l'art plastique, la musique, la danse, les « grandes mesures qui le composent sont l'expressionnisme, la concision, la musicalité ».

Par son expressionnisme, la parole nègre est avant tout plastique et vivante. Elle témoigne d'une chaleur communicative qui porte loin, et atteint la chair des choses « dans leur saveur concrète et restitue la chaleur propre ».

La profondeur et l'intensité des résonances émotionnelles, reproduisent dans l'âme du Nègre par le « choc du monde extérieur sur ses sens, modèle son langage avec le relief d'une sculpture ». Par sa simplicité et sa précision logique, elle atteint une justesse de ton remarquable. En effet, dans un proverbe douala on dit : bena ba lemise moto onola dongo lao la da nde seto o biala, « on peut tromper un homme sur sa part de nourriture et non sa part de paroles ». Grâce aux procédés grammaticaux de dérivation et par son expression en verbes, on note les moindres nuances « du geste et de l'attitude ». Nous ne pouvons hélas, traduire certains termes qui perdraient leur substance initiale.

Les mots intraduisibles représentent les « adverbes spécifiques » ou « adverbes descriptifs ». Comme nous l'avons souligné, ces onomatopées forment un groupe de syllabes « dont la sonorité doit produire un choc émotionnel correspondant à l'essence intime de l'objet décrit ».

Dans un conte douala, le Caméléon et l'Eléphant, on dit : le caméléon a beau marcher : noup-toup -noup toup-noumai, méfie-toi de lui ; il est comme un ciel barré d'un arc-en-ciel. (Ce rapport du caméléon à l'arc-en-ciel accentue son caractère d'incertitude, de quelqu'un sur lequel on ne peut compter que dans la mesure où il y trouve ses

2. Werner A. *Britisch Central Africa* London 1906, p. 211.

intérêts.) Le rapport avec l'arc-en-ciel montre d'une façon concrète, l'image du temps incertain lorsque le ciel est barré par un arc-en-ciel. Et les adverbes descriptifs ponctuent la démarche du caméléon, qui procède par des mouvements de « contorsions » rendus par le noukoutou-toup-noup-toup.

Ce procédé du langage se retrouve dans toutes les langues négro-africaines, guinéennes, soudanaises, néolithiques ou bantoues, ainsi que « dans les langues dravidiennes de l'Inde. D'après H. Junod <sup>1</sup>, il y en aurait cinq mille et probablement autant que les autres langues ». Il en donne un autre exemple d'après un conte thonga : « Le lièvre est représenté endormi, lorsque tout à coup il se réveille en entendant un sala, le fruit du nsala, qui tombe d'une branche, et dit : Kattla kaṭtla, kattla, kattla, bé-kattla-kattla, traduit évidemment le bruit que fait la coque dure du fruit en heurtant les branches dans sa chute, jusqu'au sol où il termine brusquement son voyage dont la fin est rendue par le court monosyllabe bé <sup>2</sup>. »

Tous ces mots « contribuent à renforcer le geste » et le ton du récitant. Ainsi, la concision du style est « le corollaire de l'expressionnisme : suggérer beaucoup en peu de mots ; saisir les lignes essentielles de la pensée, lui frayer un sentier simple. Le Nègre y excelle, grâce à la richesse du vocabulaire expressif. » <sup>3</sup> Le langage nègre étant un « langage-force tout comme sa philosophie » qui est une philosophie « des forces », la linguistique révèle les aspects et les fondements de cette pensée profonde. C'est parce que chez les Douala et le (groupe Bantou) les animaux accèdent à la classe na-bato (classe des êtres personnels) que sont nées en « grammaire nominale qui établissent un certain ordre par affinité par force naturelle peut-on dire, entre les substantifs » : Par son message et sa portée, les valeurs du style nègre, donnent un caractère original de la littérature négro-africaine, dont la culture profitera aux hommes.

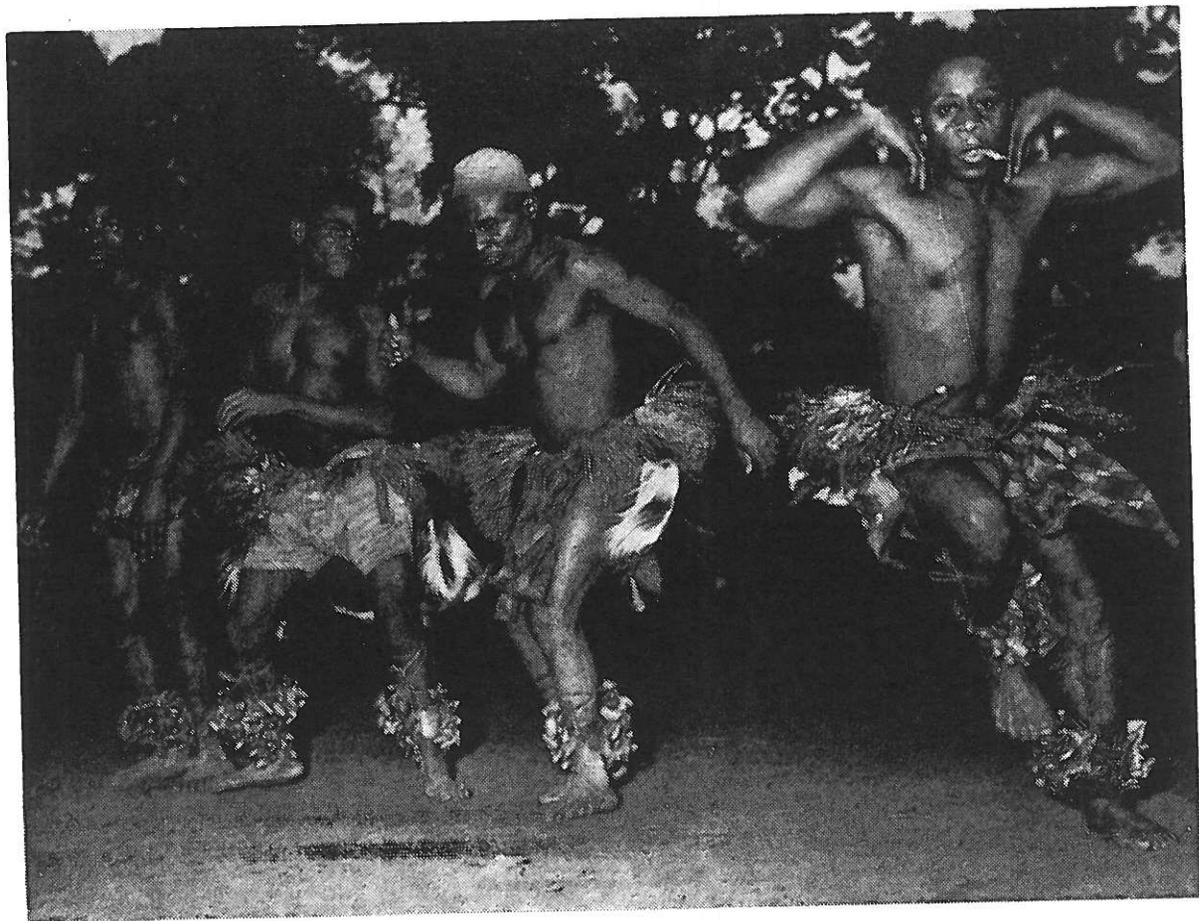
La pensée qui se dégage des différents genres littéraires douala, répond à un but déterminé. Tous les thèmes ont pour conséquence pratique « d'aboutir à un resserrement de la solidarité sociale ». La culture étant la chose la mieux partagée de la communauté, les membres du groupe se sentent plus liés, lorsqu'ils saisissent la fonction de la littérature, qui porte la consigne de la tradition.

1. H. Junod, *Mœurs et coutumes des Bantous T. II*, Paris 1936, PP.133 sqq.

2. H. Junod, op. cit. p. 159.

3. Roland Colin, op. cit.

(Photo C. F. L. C.)



*Danseurs Pygmées (Buma de Moloundou)*

En saisissant la pensée illustrée dans les récits, ils comprennent son utilité, et règlent leur comportement avec l'œuvre collective, qui doit préserver l'équilibre de la communauté. Ils se réfèrent ainsi aux contes mythiques, aux légendes cosmogoniques qui « indépendamment des mobiles de culture religieuse, contribuent, par leur simple récitation, à maintenir l'équilibre des forces vitales ». Par son intégration au milieu d'elle, l'homme peut invoquer les forces naturelles et surnaturelles.

Si par contre les légendes historiques situent la société dans le temps, les faits et gestes des ancêtres ont une « valeur supplémentaire » d'exemple non négligeable.

Nous trouvons ainsi une série de thèmes dont le premier but est de poser des valeurs, de « cristalliser et d'illustrer en même temps toute la gamme de la morale sociale ». Par ses deux aspects dont l'un est destructeur et négatif, et l'autre positif, il faut voir dans le premier cas, d'abord : les leçons de morale tirées d'expériences pratiques. Le Noir a les deux pieds posés sur la terre avant de créer tout système de principes. Le côté concret de son esprit et son sens traditionnaliste le conduisent à se référer sur des précédents pour guider son comportement. Le bien et le mal étant intimement liés, la pensée qu'illustrent les récits « peignent les conséquences des infractions à la morale sociale : le « crime ne paie pas » l'injustice finit toujours par trouver son châtiement ». Il nous paraît nécessaire de définir cette éthique nègre.

Attention : attention (jeunes gens, il faut vous méfier des femmes). Penda avait confié à sa femme de ne jamais ouvrir la porte sur laquelle était peinte une tête de mort. Un jour, curieuse comme toujours, cette dernière déroba à son mari ses clefs pendant qu'il dormait. Elle alla ouvrir la porte secrète et malgré l'interdit. A la vue des têtes qui s'y trouvaient elle alerta par ses cris tout le village. Le secret dévoilé, son mari fut reconnu comme le sorcier malfaiteur de la communauté et pendu sous son toit.

Respecter les traditions c'est rester fidèle aux ancêtres ; obéissez à l'autorité établie, suivre les conseils de vos parents, car « l'expérience n'est jamais mise en défaut » selon le proverbe Douala. Un jeune homme partit seul sur la berge. Il détacha une pirogue et s'élança bientôt tout seul dans l'Océan. Malgré les conseils de son père qui lui répétait toujours en se référant à la sagesse pratique des proverbes : « Un vieux ne joue jamais avec une pirogue en plein Océan », il continua de s'éloigner de la berge. La mer devint soudain houleuse et le jeune homme se mit à crier au secours ! Sauvé, son père lui demanda : « Tu vois bien que malgré ta robustesse, le vieux demeure l'arbre nouveau qui peut se plier au souffle de toutes les tempêtes » ? Et le

fil de répondre : « Je voulais nourrir ta patience avec le fruit de mes efforts et de mon expérience ». Il faut d'abord apprendre à marcher à quatre pattes avant de courir... répartit le père.

Il faut toujours respecter sa parole : le crabe et l'araignée étaient partis cueillir des palmes de raphia.

Sur le chemin du retour, l'araignée dit à son compère :  
« Que dirais-tu si nous cassions la croûte ? »

— Tu sais bien que j'accepte toujours tes propositions.

— Puisque mon paquet est au fond des nattes, répartit l'araignée, on pourrait d'abord manger ton casse-croûte, nous partagerons le mien après.

Mais quelque temps après avoir fini le paquet du crabe, ce dernier eut faim et sollicita de son ami un morceau. Il lui dit d'attendre. N'en pouvant plus, il réitéra sa demande et se vit rabrouer. Mais bientôt l'araignée se mit correctement à table. Lorsque le crabe voulut s'en approcher elle le repoussa brutalement avec des mots :

— Tu n'avais qu'à garder une partie de ton casse-croûte. Si tu veux que je te donne quelque chose, donne-moi l'une de tes griffes.

Malgré les protestations du crabe rappelant à cette dernière qu'ils avaient partagé son paquet, elle ne voulut rien entendre. Finalement il donna toutes ses griffes à l'araignée pour calmer sa faim.

Une tempête ne tarda pas à se déchaîner et à donner le mal de mer à l'araignée. Elle appela mais en vain son ami à son secours en lui proposant la moitié de son casse-croûte. Il refusa catégoriquement, et c'est ainsi que l'araignée finit par mourir à cause de son égoïsme et son manque de parole.

Ces exemples permettent de mieux saisir l'expression de H. Labouret qui parle « des compositions exaspérées et triculentes des nuits africaines<sup>1</sup> ». L'histoire de la souris et du lion, où l'éléphant se refuse à condamner le lion malgré son meurtre, dit : « On ne donne jamais tort à un Roi, on accuse le procès de vice. »

La pensée apparaît donc à travers les récits comme un facteur d'équilibre et de correction sociale, opérant à l'intérieur des sociétés négro-africaines. Leur caractère démocratique du fait de l'équilibre des forces qui, si elle vient d'en haut, il faut qu'elle soit digne de sa présence montrant que les forces hiérarchiquement inférieures « ne dépassent celle de la chefferie que lorsque la chefferie a vicié les siennes

1. H. Labouret : *Paysans d'Afrique Occidentale* p. 263.

aux souffles d'une injustice ». La pensée que dégage les différents genres littéraires, tout comme la danse et le rythme ; canalisa les forces, les disciplines.

Soyez hospitalier, secourez vos semblables, ne soyez pas ingrats après qu'on vous a aidés. Le lézard et la sauterelle étaient les meilleurs amis. Un jour la sauterelle vint trouver le lézard pour lui demander de quoi manger pour ses enfants. Ce dernier partagea volontiers ses réserves en deux avec la sauterelle.

Mais quelques jours après lorsque la vieille mère du lézard s'alita, et qu'il demanda à son amie de l'aider à la transporter chez le prêtre-guérisseur, la sauterelle refusa. Le lézard ne lui en tint pas rigueur. Au moment de la disette les deux amis se rendirent sous les palmiers pour ramasser des palmistes. La sauterelle ramena une bonne récolte. Le lézard qui n'avait rien trouvé lui en demanda quelques-uns, mais cette dernière refusa. Sur le chemin du retour, un incendie les encercla. Spécialiste des sauts périlleux, le lézard put sortir de la fournaise. Bientôt elle se mit à appeler :

- Lézard : Cher ami  
Sauve-moi de ce mauvais pas.
- Non je ne te sauverai pas  
Car tu es un ingrat  
Et tu as mangé tes palmistes  
Tout seul.

Si les cycles animaliers sont très nombreux, c'est parce que l'homme préfère rire ou reconnaître ses travers sous le couvert animalier. Le châtement des défauts peut ainsi s'exercer sous une forme aimable, mais dont la portée est certaine. Lorsque le conteur raconte, par la participation de l'auditoire au récit des personnages, mis en scène, chacun révise après la veillée son comportement. On ne peut donc reprocher à cette littérature un certain esprit terre à terre ou de « morale d'expérience ». Est-il vrai comme le remarque Macaulay, quand il écrit que : « ... toutes les grandes énigmes qui inquiètent le théologien naturel demeurent les mêmes à travers les âges. L'ingéniosité d'un peuple à peine sorti de la barbarie, est tout à fait suffisante pour les exposer... » C'est une erreur d'imaginer que de subtiles spéculations touchant les attributs de la divinité, l'origine du mal, le déterminisme des actions humaines, les fondements de l'obligation morale n'impliquent aucun degré supérieur de culture intellectuelle. De telles spéculations au contraire, font tout simplement la joie des enfants intelligents et des hommes à demi-civilisés.

Il nous semble qu'aucun progrès n'existant en métaphysique depuis quelques 5 000 ans, que seul le comportement de l'homme selon son système de principe, détermine son attitude. Car si l'exposé des règles morales, sied peut-être plus à l'esprit occidental, il ne « conviendrait pas si bien aux civilisations d'Afrique, qui sont orientées vers le concert ».

On ne peut donc s'obstiner à voir dans cette littérature un code hargneux et sévère. Car lorsque la tortue est arrêtée sur le champ des manguiers, et qu'il demande au propriétaire l'hyène à la mauvaise haleine, de la mettre dans un vieux sac au lieu d'un neuf à cause de sa diarrhée. Elle arrive grâce à ce stratagème à fuir. L'hyène tout fier annonce à sa femme croyant avoir la peau de la tortue dans son sac : « Prépare une bassine d'eau chaude, j'ai attrapé aujourd'hui la tortue qui nous suçait nos mangues. Une fois l'eau chaude, sa femme voulant retirer la tortue dans le sac pour la cuire, s'aperçoit qu'elle n'y a laissé que les effets de la diarrhée.

Ce genre de situation a pour but d'amuser, de charmer l'esprit (par la drôlerie de certaines situations) et le rire naît ainsi spontanément ; par cascades, car le Nègre sait encore rire librement et naturellement.

Mais si certains thèmes divertissent, ou donnent des leçons de morale pratique, ils constituent aussi un instrument prodigieux de culture populaire.

Lorsque la vieille fée apparaît à Engomé, la pauvre et belle orpheline et qu'elle fait appel à la puissance ancestrale, il faut voir là les liens étroits qui unissent, l'homme dans sa vie sociale avec l'univers cosmogonique, son intégration dans ce jeu de forces nécessite une initiation que tout membre acquiert à la première étape, en faisant la connaissance de la vieille fée et Engomé.

Ainsi malgré l'évolution technique assez récente, les apports étrangers et les différents contacts, le Nègre reste pénétré par la pensée que dégage la littérature orale. Si elle continue néanmoins par sa pensée profonde qui demeure l'expression de la vie de l'esprit. Cette littérature a consigné une encyclopédie de pensées, qui cristallisent : la sensibilité, les émotions, l'expérience, dont la chaleur émotionnelle de l'homme a marqué de son empreinte, pour servir l'homme et répondre à ses besoins. La génération présente devra donc après l'avoir enrichie, transmettre « ce capital, leur » aux générations à venir.

### III. Culture — Tradition orale et initiation

La tradition chez les Douala et partout en Afrique, est le respect perpétué par des rites, de la mémoire des créateurs de la civilisation. C'est ainsi que la littérature et l'art plastique s'intègrent dans la vie des

hommes, et manifestent leur présence spirituelle parmi les vivants. La vénération des ancêtres est due à leur œuvre de paix. Ils ont légué, avec « la vie, précieux capital qu'il faut faire fructifier de génération en génération, les techniques, les méthodes de vie en commun (morale) acquises depuis l'origine ». Il faut les préserver, les perfectionner, les enrichir pour les transmettre à ceux qui bâtiront l'avenir. Des liens de solidarité unissent l'une à l'autre, comme « des maillons d'une chaîne jamais coupés, les générations qui ont œuvré pour un but commun » : adapter l'existence humaine au monde extérieur.

Le culte des ancêtres révèle la juste vénération des créateurs du cadre social qui ont permis de perpétuer la vie en l'intensifiant. Ce jeu de forces permet un accroissement progressif du groupe ; son maintien et sa prospérité dépendent ainsi de « cet ordre stable que des lois inviolables régissent strictement ».

Dans la littérature traditionnelle, nous constatons d'une part les rituels de transition qui font partie de la culture populaire, appartenant à la religion et lui empruntant ses fonctions. De l'autre, une littérature qui si elle fonctionne selon un système de principes du monde cosmique, tend à prendre une autre finalité, la solidarité ou le maintien des traditions <sup>1</sup>.

L'ancêtre étant l'intermédiaire entre les forces du monde cosmique et du monde humain, le mythe s'interpose comme un facteur d'équilibre et de cohésion sociologique. Il justifie aussi l'accroissement de force de vie qui, si elle intensifie le groupe, doit correspondre à l'organisation sociale. Si la littérature est la « transposition du mythe », elle est aussi « une formule de vie, le creuset » de la sagesse ancestrale et traditionnelle.

Par leur participation comme nous l'avons souligné plus haut, les légendes historiques et les contes de morale pratique, offrent aux vivants « l'enseignement des hauts faits des ancêtres comme exemple à suivre ». Les hommes s'appliquent ainsi à prendre conscience d'eux-mêmes et règlent leur comportement en fonction de l'œuvre traditionnelle. C'est grâce à elle qu'on arrive à reconstruire l'histoire de la famille, du clan, du groupe et de la tribu.

Le droit coutumier consigné en proverbes et maximes, pour n'être pas écrit, devient un code oral et représente pour le Noir « l'occasion de se retremper instinctivement dans les grands thèmes immémoriaux qui font l'unité de son groupe et de vivifier à ces sources, grâce à cette unité de comportement l'âme collective qui habite en lui ».

---

1. Bakary Traoré : *Le Théâtre Négro-Africain et ses fonctions sociales* (manuscrit inédit) à paraître aux Editions Présence Africaine, p. 89.

(Photo C. F. L. C.)



*Masque de danse du Sud-Cameroun (Musée de Douala)*

Tout au long de notre étude, nous avons pu voir, à travers quelques exemples cités, « combien l'activité productive des hommes influence sur la littérature négro-africaine ». Nous avons montré le rôle que chacun devait jouer dans la société en tant que personnage de la communauté.

Comme nous pouvons le constater, la littérature négro-africaine est née dans des conditions historiques déterminées. Et selon sa superstructure philosophique, elle illustre les rapports des hommes, l'œuvre collective qui détermine et aménage les rapports.

Si la tradition était le plus sûr garant de l'œuvre ancestrale, il lui fallait pour se conserver, créer des cadres d'initiations, pour assurer aux générations à venir la retransmission.

Créées selon la trilogie de : l'Être — Force — et Vie, les étapes d'initiations s'échelonnaient de trois en trois années ;

I. De trois à six ans, l'enfant était confié à ses grands-parents (maternels ou paternels) ou à son oncle paternel. A travers des légendes historiques il apprendra à connaître l'histoire de sa famille, les dissensions claniques, les différents mouvements migratoires de la tribu, et l'aventure de la race. On lui apprenait ensuite à lire dans le grand livre ouvert de la nature. Ce premier contact avait pour but d'éveiller sa curiosité et de développer sa sensibilité aux choses extérieures de la vie. L'explication du monde extérieur et de ses manifestations, lui permettait de saisir la fonction des jeux de forces vitales, et ses rapports avec la société. On peut déjà lui parler d'Engomé et de la vieille fée, pour qu'il mette ses connaissances en pratique. Il pénètre dans le royaume du merveilleux et comprend la part importante que le culte des ancêtres occupe dans la vie de la société. Au début on lui a appris quelques mythes de la création ; le pourquoi de la réalité invisible et de la réalité visible. Il sait que le surréel du monde cosmique s'adapte au rythme de la vie sociale, et inversement.

Système de principe créé par les ancêtres, la puissance des traditions se révèle à ses yeux comme une œuvre sacrée, à laquelle il faut adapter son comportement, pour préserver l'équilibre de la communauté. Tout le répertoire animateur défile devant lui. Il doit tirer de ces conseils de morale pratique des leçons qui feront de lui plus tard : une conscience « humaine » et surtout sociale. Le conte de la souris et du lion, où ce dernier, après avoir dévoré son fils, est acquitté parce que le Président : l'éléphant, en se référant aux proverbes dit : « Lorsque le Roi a tort on accuse le procès de vice de forme. » On ne peut donc condamner le Roi car « l'épaule ne dépassera jamais la tête ». Conclut-il. L'enfant apprend ainsi à rechercher la justice et à protéger les faibles. La société se dresse à ses yeux, et d'après l'exemple du lion, il

comprend que la société se divise en deux ; les puissants et les faibles, mais que son rôle de membre est d'obéir aux lois inviolables de l'ordre établi.

Du conte du crabe et de l'araignée, il saura qu'il ne faut pas être égoïste et que rendre service est son devoir d'homme. Mais cette première étape serait trop hargneuse et sévère, s'il n'y avait pas de distractions pendant les récréations. Les devinettes et les énigmes sont les jeux d'esprit qu'on lui apprend. Par exemple « Pilo » ? (sais-tu ou peux-tu dire) « Bio » (oui je vais essayer) ; et voici la devinette : « Na wooh... na toum : » C'est le bruit produit par la chute d'un régime de palme. S'il connaît la réponse, il doit répondre... eyambia (régime de palme).

« Bandom : » = (Même si tu mets ton doigt dans une bouteille, il ne touche pas le fond)... ou une énigme : « Njinjinja — Njinjinja » = (la meule et le coupe-coupe se rongent mutuellement). Ou un conte de pure fantaisie pour amuser : Un jour Tambase se rend chez son ami Kata. Il ne trouve que les trois enfants de ce dernier. Au premier, il demande : Où est ton père ? Il lui répond : Papa est allé faire la paix entre le soleil et la pluie : Faire la paix ? Au deuxième : Où est votre mère ? Elle est allée donner à la terre un pagne neuf. Au troisième : Dis-moi au moins où est votre grand frère : Il est allé se faire mettre la corde au cou et acheter le poison de sa vie !

Est-ce que vous êtes bien sages les enfants ? Vous me parlez de paix, de pagne de la terre, de corde au cou et de poison. A ces mots, il se rappelle que leur frère va se pendre. Il se met à crier que le fils de Kata veut se suicider. Il supplie aux enfants de lui dire l'endroit exact où il est parti. Les enfants s'esclaffent de rire. Puis lorsqu'ils voient que l'attroupement est assez important, ils s'expliquent enfin :

1° Faire la paix entre le soleil et la pluie, c'est tresser des nattes pour couvrir le toit de notre case ;

2° Habiller la terre d'un pagne neuf, c'est remuer la vieille terre pour faire des buttes avec la nouvelle ;

3° Nous entendons papa dire au grand-père ; que se marier c'est mourir un peu. Alors puisqu'il est allé se fiancer ; nous supposons qu'il va se faire pendre et avoir du poison durant toute sa vie.

II. Il subit à neuf ans l'épreuve de la circoncision. Il a cessé d'être un membre inactif de la société ; il devient une conscience sociale, et doit passer quelques épreuves rituelles, à la fin desquelles, on saura s'il est devenu un homme à part entière. Les épreuves comportaient :

a) Traverser à la nage un fleuve à contre-courant.

b) Monter sur un grand baobab au tronc ravagé par de grosses fourmis.

c) Pêcher, chasser, couper du bois, en somme trouver tout seul de quoi pouvoir se nourrir s'il en était besoin.

d) On le laisse tout seul ensuite dans la forêt un jour et une nuit, il doit se nourrir et retrouver son chemin en s'orientant selon les préceptes des ancêtres.

Une réunion de lutte est organisée, où il doit se mesurer aux enfants de son âge.

A cette deuxième étape, il connaît déjà tous les mythes de l'existence et ses fonctions. Il sait maintenant se référer aux proverbes avant de commettre tout acte. Par exemple : « Elimbie esi moba mudi mô. » = (Le tam-tam ne résonne pas d'un seul côté). Lorsqu'il aura à juger, il se rappellera de ce proverbe et rendra un jugement impartial, après avoir écouté les deux parties. « Muende a titi muanga » = (Les pieds ne s'enfoncent pas dans le sol comme des racines d'arbre). « Nul n'est infailible » — « Bila b'emana te ja na bona bongo o si na mila o mudongo » = (Si la guerre éclate dans ton pays, ta place est aux côtés des combattants et non derrière les montagnes). Aimer la terre natale : « S'il pleut de l'or à l'étranger et qu'il pleuve des pierres chez toi, rentre chez toi. » Pour le comportement de l'enfant et les liens sacrés qui l'unissent à une chaîne de solidarité jamais coupée : « Ngina mon na wase, ponda kwang, na ebeidi yangamene nde o ba ka batale » = (Les forces vitales et la société sont les éléments principaux de notre conception et correspondent à notre cadre social. Réfère-toi toujours à la sagesse ancestrale).

Si la première étape fut celle où « l'on plie un jeune arbuste » à toutes les disciplines qui font son origine, la deuxième est celle où l'enfant doit prendre conscience de soi et du rôle qu'il est appelé à jouer dans la communauté.

III. De neuf à quinze ans, six années durant, l'enfant rentre dans un « Isango »<sup>1</sup> qui s'appelle « Ngedi » dont l'équivalence peut être le collège ou le lycée. Il y reçoit un enseignement technique, pouvant lui permettre de s'essayer à adapter ses connaissances aux forces de l'uni-

1. On a voulu voir dans ces « Isango » des sociétés secrètes qui en fait n'étaient que des cycles dont le caractère sacré avait pour but (dans un état non policé) d'inspirer le respect absolu « Isango » une espèce de congrégation qui servait d'étapes d'initiation en général. Mais chacune de celles-là a un nom déterminé, correspondant au degré de savoir.

vers cosmique et aux exigences sociales. On peut déjà l'accréditer d'une grande connaissance des problèmes de la vie et de la mort, qui conditionnent tout comportement humain. La réalité invisible et la réalité visible ne constituent plus pour lui un mystère. Il peut discuter de philosophie à partir des leçons acquises des contes pédagogiques. Parler de l'interaction des forces selon notre cosmogonie. Il a déjà atteint le degré de la pensée humaine au niveau des hommes et des choses. Son enseignement technique peut lui permettre de devenir ; forgeron, tisserand, vannier, cultivateur, constructeur de case ou de pirogue, ou instituteur.

IV. De 15 à 24 ans, neuf ans durant, il rejoint la forêt. Il entre alors dans une faculté appelée « Mikuku » à cette étape il est étudiant ou « Mu-bupedi ». Là il étudie dans la nature et loin des parents. S'il meurt dans cette période d'études, son deuil est suivi d'actes rituels. Ainsi le jour du décès, deux de ses camarades sont chargés : d'aller déposer à minuit son corps derrière la case paternelle. Pour prévenir les parents, ils laissent devant la case des parents éplorés, un tronc de bananier sur lequel est planté une plume de perroquet. Ce symbole est un signe qui marque le deuil et qu'ils supposent plus délicat que la parole de l'homme en de telles circonstances.

Mais si l'enfant poursuit normalement ses études à la faculté « Mikuku », il peut s'orienter et choisir à son choix une branche selon ses dons et ses capacités. On dit alors qu'il vise le perfectionnement, après lequel il acquiert la maturité intellectuelle.

Il est à cette étape considéré dans la société comme le reflet d'une connaissance millénaire. On l'appelle « Mòkè » Universitaire. Par ses essais, il tend à intensifier les cadres de vie, en étudiant tous les problèmes socio-culturels. Il doit se préparer à la relève des cadres tenus par les garants de la tradition. Il analyse toute la littérature traditionnelle pour essayer de présenter une thèse sur son processus dynamique. A la sortie de cette étape, il peut être nommé : Docteur en médecine, Docteur en droit, Ingénieur, etc. C'est un universitaire : « Mbòkè. »

V. Dans cette étape il rentre dans le domaine des hautes connaissances, où il doit être le maître de son art. Il peut créer des systèmes, construire des ponts en liane ou en bois, créer des plans pour les pirogues de course avec leur totem qui rentre dans le cadre de la sculpture. Il est de ceux qui doivent expliquer la fonction des : mythes, leur interaction, le culte des ancêtres. L'enrichissement de la littérature est un de ses buts. Il doit donc tendre à préparer avec sa génération les acquisitions qu'ils devront léguer aux générations à venir. Il est appelé la « conscience lumineuse » de la société, et son art doit s'adapter au

rythme cosmique et par correspondance au rythme social. Il a acquis le titre de « Mu-Nganga » (grand professeur de faculté). Il connaît toutes les langues secrètes de la société qui ne sont en fait que le langage des initiés, sortant d'une étape élevée d'initiation. Il peut maintenant se marier.

VI. Cette étape est comparable à un collège sacerdotal : à la fois secte religieuse et centre de recherches scientifiques. Selon le choix et la spécialité, on peut en sortir ; Grand spécialiste, Grand prêtre « Mutia » Grand professeur « Njanga », Grand psychiatre « Ekumbo », Général « Etimilon ». On les appelle dans la société : « La parole miraculeuse » dont la conscience est comme le « savoir ancestral ».

VII. Cette dernière étape s'appelle le « Ngua », sorte d'académie qui ne recrute que des savants : « Miongo ma koba na ngidi » = Les hommes dont le verbe guérit. Des hommes dont le rayonnement reflète tout le système de principe des ancêtres. Des hommes qui représentent : « Les cerveaux millénaires », pierres philosophales, sûrs garants de la tradition, parures d'une génération qui doit transmettre aux générations à venir le capital sacré de leurs connaissances : la culture acquise de cette littérature. Elle est le reflet de leur vie, avec ce que cela peut comporter de sensibilité, d'émotion et d'expérience.

Par le respect perpétué par des rites à la mémoire des ancêtres, au capital précieux qui manifeste des valeurs du patrimoine ancestral, la tradition apparaît comme le creuset de conservation pour les générations à venir. Mais cette conservation doit être l'œuvre des garants de la tradition. L'initiation par étapes joue ainsi le rôle de cadre sociologique de retransmission. Le côté pratique de cette initiation nous montre combien le Noir est réaliste. Ayant continuellement à lutter contre les forces de la nature, il sait en réalité qu'il lui faut, avant tout s'en faire ses alliés, vivre dans une société aux besoins multiples et dont les nécessités ne s'arrêtent pas aux systèmes de principes.

Sa vie est une continuelle lutte avec cette nature sauvage dont il doit se faire un allié. L'enfant dès la première étape acquiert cette notion et s'arme par conséquent pour parer à toute éventualité. Il ne faut donc voir dans le côté pratique de l'initiation, qu'une réponse aux besoins sociaux.

### CONCLUSION

Après avoir analysé tout au long de notre étude, la littérature orale Douala, en interrogeant notre histoire tout en posant le problème ethnologique et sociologique, il nous a semblé utile de parler de l'avenir de cette littérature.

(Photo C. F. L. C.)



*Danseuse d'Ozila de Zoétélé*

Si nous considérons d'une part ; la base architecturale de la civilisation occidentale et son cadre social cellulaire, nous remarquons que son système de pensée est cartésien ; que l'art pour l'art est une vieille tradition, codifiée par des canons. L'art poétique de Boileau apparaît alors, et nous pensons automatiquement au puriste ayant fait ses humanités grecques et latines, dont la culture repose sur des fondements classiques.

De l'autre côté, nous trouvons une civilisation dont les fondements reposent sur une puissante tradition orale. Une société à l'état communautaire où la culture est non seulement la chose la mieux partagée, mais aussi un bien collectif. Parce que chaque génération doit enrichir l'œuvre traditionnelle selon un processus dynamique, afin que les générations à venir trouvent le capital ancestral et l'adaptent à leurs besoins.

Le parallèle met en présence deux civilisations, deux édifices sociaux différents. Deux formes de vie qui correspondent chacune aux besoins d'appel et de réponse de leur société dans deux contextes sociaux déterminés. La littérature n'apparaît-elle pas écrite ou orale ou encore chantée comme l'expression des sentiments de l'homme, dont le reflet est celui de sa sensibilité, ses émotions, son expérience à l'image de son milieu social et fait partie de sa culture ?

Le problème étant ainsi posé, où pourrions-nous nous rejoindre ?

Est-il vrai que si la technique améliore par ses progrès le mode de vie des hommes ; elle ne peut faire passer l'homme dans son moule et que par conséquent, le fonds d'humanité reste identique à travers les âges ?

Nous croyons savoir que l'Europe s'étant trouvée au carrefour des civilisations, a pu ainsi développer sa technique, selon ses besoins socio-culturels les plus impérieux.

Quant aux sociétés négro-africaines, dotées des plus belles richesses de la nature, pouvaient-elles s'orienter dans le sens d'une recherche de besoins inexistants ?

Les pays appelés sous-développés se seraient-ils industrialisés, lorsqu'on sait qu'en Afrique noire on peut, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, porter un simple habit de toile ? L'industrie n'est-elle pas née grâce à l'invention de l'homme dont la nature est pauvre, et qui doit créer pour ses besoins ?

Est-ce parce que l'Afrique doit suivre un processus d'évolution historique que son comportement ne repose sur aucun système de principes, et que l'œuvre traditionnelle doit faire place aux besoins de la « vie

civilisée » ? Faut-il entendre par là que la civilisation occidentale étant fondée sur une base architecturale, que les moyens techniques améliorent l'homme et son patrimoine culturel ? L'homme aurait-il donc évolué depuis 3 000 ans, au point de « parvenir à une définition de l'homme primitif où à la découverte du lieu où l'on pourrait le trouver aujourd'hui<sup>1</sup> » ?

Nous pensons donc que le caractère oral d'une littérature, ne peut faire d'elle une œuvre morte, la parole étant semble-t-il, le témoignage intérieur et extérieur de l'homme.

Ainsi dans la période de transition où se trouve l'Afrique, il est urgent de faire un recensement intégral des éléments essentiels de notre patrimoine culturel. Travail de longue haleine, s'il en fût, nécessaire à l'adaptation de ses éléments les plus dynamiques dans une société spécifique qui, alors qu'on est en train de déterrer du passé des trésors d'une valeur inestimable, il faille au même moment se tourner vers un avenir dont l'évolution ressemble à une fusée, qui n'attend point, les retardataires. Notre tâche est d'autant plus exaltante qu'elle est difficile, car seule la revalorisation de la culture négro-africaine nous permettra de recouvrer non seulement notre personnalité, mais aussi d'apporter à la table de l'universel notre contribution à l'enrichissement de l'homme, au rendez-vous « du donner et du recevoir ».

---

1. M. D. W. Jeffreys : *In le monde noir* (N° spécial : 8-9) Présence Africaine.

**This article is Copyright and Distributed under the following license**



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike  
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

**Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante**



**Attribution - Pas d'Utilisation  
Commerciale - Partage dans les Mêmes  
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

### **Copyright and Take Down notice**

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).